

A la mémoire de VICTOR DILIGENT

L'ARMÉE
Prix d'éloquence
de l'Académie française 1918

Nous continuons, aujourd'hui, la publication de DISCOURS SUR L'ARMÉE, de Victor Diligent, qui, en 1918, a obtenu le prix d'éloquence de l'Académie française.

Un matin, l'armée s'étonna d'attendre l'ordre du départ et l'on apprit bientôt que le jour unanime était enfin réalisé. On mourait peut-être, mais on ne reculerait plus ! On se ferait hacher sur place, mais les corps marqueraient la frontière provisoire que l'ennemi ne franchirait pas. Ce fut le miracle français. Les lutteurs s'affrontèrent longuement. Les peuples haletaient, penchés autour de la lutte éternelle. Peu à peu, les reins de l'agresseur plierent, son front gonflé s'abaissa, un frémissement de tout son corps annonça la défaillance prochaine. Et vint le grand recule et la victoire immense. Suivant la promesse victorieuse immortelle, les chants de triomphe, la servitude consentie par notre armée dans l'humiliation de la retraite avait donné à l'audacieux et clairvoyant génie du chef les conditions de notre salut.

Ce fut, pendant quelques jours, et pour nous cette fois « la guerre fraîche et joyeuse ». Les pays envahis sortaient de leurs tombeaux. La victoire, en chassant, nous ouvrait la carrière... Mais bientôt l'ennemi s'évanouit comme une ombre, et l'armée n'eut plus devant elle qu'une longue ligne de terre soulevée ou abritée des fusils et des mitrailleuses. La servitude reprit plus lourde que jamais.

Quel fondateur d'ordre, proposant aux hommes de volonté parfaite la vie la plus dévouée, l'abnégation la plus totale, aurait pu imaginer la tâche qui devait être celle de nos soldats depuis ce temps, les vœux qui devaient être leurs vœux !... Pour trapper un fossé, boueux l'hiver, brûlant l'été ; les nuits souvent sans sommeil, car l'ennemi est trop prêt à vous chanter de sanglantes matines ; une séparation du monde, les premiers mois surtout, aussi complète que si la grille la plus austère se fût fermée sur vous ; et, pour combler toute cette misère, la menace incessante d'une agression qui pèse, jour et nuit, le long de la tranchée ; la cadence implacable des mitrailleuses ; les obus, les grenades et le vil hésitant de pesantes torpilles... Les heures s'ajoutent aux heures, les jours aux jours, les mois aux mois, les années aux années, dans cette angoisse qui semblait défer les forces d'un seul jour. Et l'armée demeure cloîtrée dans le noyau de la mort.

Parfois, l'effort de l'ennemi, en se faisant, se contond. Groupés en meute d'enfer, ses canons, jour et nuit, mêlent leurs hurlements. Partout le vent effrange et grouse, blanche au matin, la fumée des salafations. Les obus grèlent. La mort jalonne son chemin. La terre bouillie en gerbe comme la vague sur un rocher. Plus de tranchées. Il faut s'accrocher, s'incruster à la grêle déjà avide de votre sang... Des bois qui furent soumis à des choses insensées, il ne reste que des troncs décharnés. Mais où les arbres même n'ont pu demeurer, les soldats demeurent... Ils attendent l'assaut... Ils attendent la mort... Qu'elle est lente à venir, la mort libératrice, la désirable mort !... Les nerfs sont déchirés... La

été éclate... On ne peut plus penser d'ailleurs, cela vaut mieux !... Ah ! la paix du tombeau !... L'Allemand, jugeant la place vide, émerge en lourd rouleau, ses massives formations. Mais du désert montent soudain vers lui des cris et des balles. Ces vagues s'accrochent. Fidèles à leur servitude, nos soldats étaient toujours là !... L'ennemi redouble. Il veut passer. Verdun le fascine. Il lui faut cette clef de la France ! Il accumule et déchaîne toutes ses forces de mort. Devant cette pression inouïe, comment l'acier de notre résistance ne plierait-il pas un instant ?... Les forts tombent. La cité est envahie. Déjà leurs yeux avides se repaissent des ruines de la ville toute proche. Nous sommes au tournant du destin !... Mais un chef arrive pour qui n'existe pas de ville ouverte quand il a mis, devant elle, son armée et sa volonté. Son nom seul est déjà une promesse de victoire. De ces hommes harassés, pâles encore du choc effroyable et qui ont passé la limite de l'effort, il réclame un suprême effort. Submergés par l'assaut inouïable, ils tiennent. Toute la foudre les écrase, ils tiennent. Des ruages mortels les enveloppent, ils tiennent. Ils sont sans pain, sans eau, ils tiennent. Le temps réduit leur nombre, multiplie leurs souffrances, laisse intacte leur volonté. Toutes nos armées s'emprennent, en pèlerinage sacré, à leur rendez-vous d'éternité. Toutes s'égalent à leur sacrifice. L'ennemi peut exaspérer ses trahiques efforts ; ils n'aboutiront plus qu'à hausser notre gloire. C'est français que Verdun entrera dans l'histoire pour en être un des sommets, pour y demeurer un flamboyant symbole des vertus de notre race... Verdun !

Prenez garde toutefois qu'à force de nous exalter de ces faits éblouissants, qui dépassent toutes les légendes, nous ne finissions par oublier quelles réalités douloureuses la recouvrent et ce sont de pauvres hommes de chair et d'os qui vivent ces épopées. Redisons-nous tout leur long martyre, et la pluie, et la neige, et la boue, la pesante, la gluante, l'enlisante boue et le froid qui gèle la moelle dans les os. Quels maux ajouter à leurs maux ! Et comme il semble pleurer sur eux le vers de la poignante ballade de Banville : Aux pauvres gens, tout est pain et misère !

Plusieurs ont connu un dernier cercle de l'abnégation et de la servitude. Ils occupaient des tranchées que l'on savait minées et sous qui l'ennemi continuait ses travaux. A la menace de ses coups assurés succéda, plus tragique, la menace de son silence... Quand serais-je ? Quand le sol va-t-il craquer et bondir sous leurs pieds ? Quand leurs lamentables débris seront-ils projetés vers le ciel, comme pour témoigner à sa face de l'horreur de cette guerre ? Quelle est la minute du destin ?... Heureux le condamné à mort puisque lui, du moins, sait quand il va mourir !

Ecoutez un de ces martyrs... La mine avait sauté et la terre l'avait aspiré avec tous ses compagnons morts. Sur eux s'était scellé le tombeau. Seule, une mince faille, au-dessus de sa tête, lui faisait l'aumône d'un peu d'air et de lumière. Sur lui, recroquevillé, le cada-

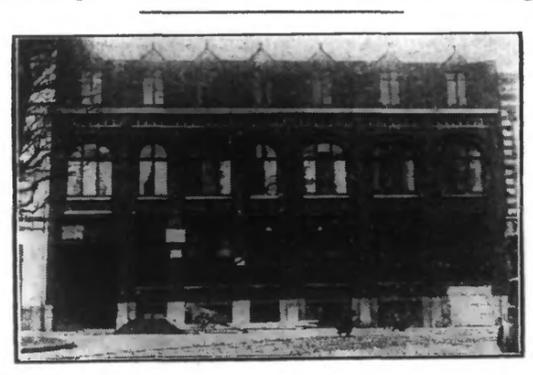
ver d'un camarade arrêta l'éboulement, le sauvant de la mort par cette arcade de mort... La main d'un cadavre avait le son bras et, peu à peu, s'incrusterait dans sa chair. Du fond de l'abîme, il clamait sa détresse. Une clarté de lampe électrique mit soudain une veillance dans le sursaut... Sont-ce des amis ? Est-ce l'espérance ? Est-ce le salut ?... Des mots français descendent vers lui, mais, hélas ! ils n'ont pas l'accent de chez nous. C'est un officier allemand qui lui crie : « Bon courage. Je ne puis rien pour vous !... » Nos soldats, en effet, accourus vers l'entonnoir, s'acharnaient à sa conquête. La lueur s'éteignit, avec elle l'espérance... Longtemps on se battit, presque sur sa tête. Et il risquait ainsi de mourir par celui qui venait le sauver. Enfin les détonnements plus espérés des grenades témoignèrent que la lutte s'apaisait... Mais quels étaient les vainqueurs ? Au-dessus de son appel, des voix françaises répondirent. Le déblaiement dura des heures. Lazare sortit de son tombeau... (1) Th. de Banville, « Gringoire ».

Les maisons qui vont disparaître à Tourcoing



Le plan général d'aménagement de Tourcoing n'intéresse pas seulement le quartier de la Gare, mais d'autres aussi. L'Administration municipale, désireuse de voir se réaliser le plus rapidement possible les divers projets, porte ses efforts sur la mise à l'alignement de la rue des Anges, rue étroite, dangereuse. Bientôt, la mise en adjudication des travaux de démolition aura lieu. Voici quelques maisons appelées à disparaître avant peu.

Les nouveaux locaux d'œuvres de la paroisse Notre-Dame, à Tourcoing



Nous avons dit récemment les efforts réalisés par la paroisse Notre-Dame des Anges, pour doter ses œuvres de grands et spacieux locaux correspondant à leur importance et à leur développement.

En dehors du patronage et de l'école de garçons de la rue Saint-Blaise et de l'Œuvre Sainte-Germaine de l'école de filles et de la classe enfantine de la même rue, M. le chanoine Mouquet, curé-joyeux de la paroisse, a décidé la fondation d'un foyer Notre-Dame dans un immeuble situé place Notre-Dame.

De très importantes transformations ont dû y être apportées pour donner à chaque œuvre la place qui lui est indispensable. Dans le corps principal du bâtiment, dont nous reproduisons ici une photographie, on trouve : au rez-de-chaussée, le Foyer ou Cercle des hommes, la salle de la J.C., le bureau du directeur et différents locaux ; salle de réunions, salle de jeux avec buvette, Cercle d'études, bibliothèque.

Au premier étage, on remarque particulièrement la chapelle, la salle des poètes, les locaux des Œuvres du Sacré-Cœur. Le sous-sol, parfaitement éclairé, a été aménagé pour recevoir la salle de billard et une « buroirerie » où conviendront tous les jours de la région, tant que le bien en sera.

Une salle de spectacles est en voie d'achèvement. Il faudra encore deux ou trois mois avant de pouvoir l'utiliser. Cette salle est vraiment remarquable. Le parterre, à lui seul, pourra recevoir huit cents spectateurs, la galerie deux cents. L'ensemble sera très agréable. Aucune colonne ne coupe la vue, les dégagements, les installations diverses,

empêcher d'admirer, malgré son esprit chagrin et l'ennui qui lui causait tout ce bouleversement. Les jeunes gens avaient travaillé toute la journée ; les préparatifs étaient terminés ; il ne restait que les bougies à allumer dans les branches du sapin gigantesque dressé au milieu de la pièce. Jean conseilla de réserver ce ouvrage pour le dernier moment ; il serait bien temps encore une demi-heure avant l'arrivée des enfants, assistés le dîner fini ; et chacun courut s'habiller.

— Puis-je vous aider, ma chère Paule ? avait demandé affectueusement Thérèse à travers la porte de la chambre de M^{lle} Wanel. — Non, merci ! dit la brève réponse. — Etienne, la jeune fille avait insisté. — Permettez-moi d'entrer et d'arranger vos cheveux ! — C'est inutile vous dis-je. Je n'ai besoin de personne ! Thérèse s'était alors retirée. Toute triste, elle était descendue dans la salle, où elle fut bientôt rejointe par le valet et les enfants.

— Voyez comme notre maman Jeanne est superbe ! dit Madeleine à Thérèse, en lui montrant son frère d'un regard admirateur et ravi. L'orpheline adressa au jeune homme un bon sourire. Oui, il était bien beau, ce petit Jean Bernard ! Son visage, aux traits purs et réguliers, respirait une singulière distinction ; ses yeux noirs, si expressifs, avaient un éclat

Le Coin du "Brouetteux" L'TOUR

Y paraîtrait qu'il va lourd à la Champagne, rapport à la tour. Certains dépeints y voudraient qu'à l'élection in s'obse lommé au premi tour. Mais l'z'amateurs du double tour, et critt : « Non ! non ! C'est un vilain tour que vous voulez nous jouer... Pas de tour de passe... »

Et, turtout, par à tour, à tour de rôle comme in dit à la Champagne, les ceuz d'droite et les ceuz d'gauche, chacun leur tour, z'adiamp'ent l'émoté de l' Tribune, ou ben, turtout insonne, sans attente leur tour, y vont leur train... Quo c'mot d'tour brouette accore ben doché à ses oreilles à l'ouvenance qu'étant tout p'tit, nou ma mère, nous t'nant pa la main, nous faijot faire in p'tit tour... Teheu plaijot charré qu'in avot adme, Ebbé, ebbé, d'ou qui est l'temps !

Et l'madame, t'han qui est sus l'per-tour, teheu bonheur, si l'olé fait rissette, qui peut aller faire in tour tout duchoitement. Et l'dimanche, tehan qu'tout l'famille, tout pournement, va faire sin tour, cha rémémère l'pouplet des Marieuz du Brouetteux qui nous dit : Et non famille, tout à la file, D'vant nous aut' v'ra d'ou à deux... in que d'nous v'ra, in pourra dire : « D'la terre, d'la jus pus heuere ! »

Et à la Foire, teheu bonheur, teheu so, teheu plaijot, tehan qu'in étot jeu-ne, d'aller vir les faijeuz d'tours ! Vin n'importe teheu baraque d'u' qu'in faijot l'parate in criant : « Entrez ! entrez ! prenez vos places... Les premiers entrés sont les mieux placés », in vevot sus l'évart de l'baraque inne mamzelle invene l'paillasso faire in tour de danse p'dant que l'trombole et l'clarinette soufflont et qu'in aut' tapot sus l'grosse caisse à tour de bras... Et, pus long, à les barraques de pluy-cyennes, in vevot des tours de cartes et d'escanage qu'in vevot t'invenc l'z'is et l'boque tout grands ouverts... in Adm, tehan qui vint l'firahe au sort, in attind les conscriis t'hanter pa les rues :

Chacun a cru son tour... Voici la cloche qui sonne, Le canon qui résonne, Tertous, marchons au rendez-vous, Allons au rendez-vous ! Mais tehan que l'conscriit étra solidat et qu'les jours de permission, tehan qui arrivera à l'porte de l'eserne et que l'esperg d'parle y li dira d'faire demitour, ch'etra inne aute paire de manchettes.

Et, vous savez, un régimint, y faut s'oummette. Si à cheulle parole du sergent d'garde, you sanz y n'fait qu'in tour, y n'a foque à faire du mouchoin, crêpi à la chambrée, ben vetti chin qui à vin v'ou t'ne qui n'est po d'ordonnance pou p'voir sortir et aller faire in tour.

J'ai lu sus ma vie tout aussi treuvé sus l'vi guerni de m'brisse ma treuvé par derrire inne visse chérinque, que vin les temps, l'z'ovris d'méris, tels que les carpins, l'z'ebénisses, les forcerons, d'z'outes et acore d'z'outes, y faijotient leur tour de France in allant ouvrir d'ville in ville pour dev'nir des mailtes et avoir les brevets.

Si auterfois, c'tour de France s'faijot à pied, par étapes, l'baton à la main, y s'fait au jour d'aujourd'hu pa des cyclistes qui adjampent sus des vélos et, aussi rapides que l'quemint d'fer, y grèppent sus des montanes et font chin qu'in appelle in tour de tour, sans attraper in tour de reins.

Y a inme d'z'aviateurs qui font l'tour du monde prope l'émé qu'antefois in alloit faire in tour au Montaleur ; pou mingi inne portion d'jambon à Mou Deltour. Injn, sus c'motte, c'est à sti qui sara jeuer les pus beaux tours de bâton et mette les autes sus l'tour. Sti qui sara faire les cent tours, qui ara l'pus tours, vin sin sa, y arrivera.

Malheureusement, y a les tours de floux, qui, malgré qu'edoubeint l'djour in jour, trouvent acore des zozos pou répondre à l'appel de chés malfaitteurs qui crient : « A qui l'tour ? » L'ni d'tour, ch'est acore sti qu'in attindant d'faire ses cent tours, y va l'temps à z'ite faire in tour à z'ite inme, fait rissette à sin vinté qui p'ind in tour et qui, pou s'nette à abie, n'fait po l'grand tour, ben t'ben, mingi ben et fait l'tour de l'horloge vin sin sa.

Vin les temps, in attindot gramin parier des tours de chorbis et po l'oque à la campagne, savot, mais in ville, in trouvoit des zins qui avottent l'assurance qu'in chorbis povot v'ou l'fer in sort. Si in chorbis avot fait in tour sur inne cime, tous les bétals y quervottent l'in après l'aute. Les peun' terre clottent brader, les p'traches étreléti sus les t'champs et les vagues et les g'rales atteintes d'maladie devottent s'couvertes de poux. Les chorbis in l'iant des sorts, savottent p'ier des pour assus... In n'a po l'icé des evocances que les femmes, même les hommes avottent vin

les temps à chés tours de chorbis. Et, vin certaines familles, cha s'répétoit d'père in fils ; in dijot qu'ils vis parents avottent été ruinés par in sort qui leur z'avot été j'ité par in tel ou ben in telle telle ; et in citot leurs noms... Vous allez m'dire : — L'temps passé, ch'ôt hier... et, au jour d'aujourd'hu, in n'érot pus à des bêtises pareilles ! Quo qu'ch'est qu'vous rincez ?... Bé, accotez chi tout bas à v'ou z'orelle. Wetti sus les grands journaux de la capitale, vous verez des d'mitans d'paches rimples pa d'z'annonces de bêtises de cartes, L'avenir est prêt, dit des célèbres voyantes, des médiums, des fakirs, d'z'astrologues, des graphologues, des zins qui, in wettant vin v'ou main, y vont vous dire pa t'cheul ami qu'vous êtes trahi !

Mais si tous les jours sont bons pou tous tours de prédictions et rimpil'ou savot, l'pus beau jour, ch'est l'manche, tehan qui vous pournent pou faire in tour... copeler ! Rapport à les tours de chorbis, j'li souvenance d'inne brufe fille du villa-ge chez des v'ouzeux qui avottent in-vice l'électricité qui étot à ses débuts. L'premier jour, l'li étitt s'dame l'li c'mander pou tourner l'bouton de l'ce-mire... — Donnez-moi de la lumière, ma fille, l'li dit s'dame. — De l'ce-mire, madame ? — Mais oui, tournez ce bouton, là, près de la porte. L'méche s'in va ; mais, à l'plache de tourner l'bouton de l'ce-mire, l'li poche sus sti de l'annoncée... — V'la l'annoncée qu'il va... — Inne minute, madame ; j'vas ouvrir l'porte, l'li dit l'méche. — Injn, teheur ses d'jampes par desure s'ette, ouverte l'porte de l'rué et n'vot personne... V'la cheulle fille qu'il bertoune, scrée l'porte et crivent acore p'ochi sus l'bouton... Grrrrrrrr !

Les pèlerinages du Nord à Lourdes en 1932 Les dates proposées pour les pèlerinages diocésains à Lourdes ont été acceptées par les compagnies de chemin de fer. Voici celles qui concernent le diocèse de Lille : Le 22 août, départ des trains orange-rose, blanc-rouge et blanc-bleu. Retour le 30 août. Le 28 août, départ des six trains aux couleurs du diocèse. La fête de Notre-Dame de Lourdes sera célébrée en l'église Saint-Maurice à Lille, le 21 janvier prochain, sous la présidence de S. Em. le cardinal Liénart. L'allocation sera donnée par M. l'abbé Levaux, curé de Saint-Germain à Mousaux, membre du Comité des pèlerinages.

Une enfant brûlée vive à Cambrai Samedi à midi, Mme Georges Moriaux, demeurant au Michélet, à Cambrai, dont le mari travaille à la Compagnie du chemin de fer du Nord, avait déposé sur le plancher de sa cuisine, un chaudron plein d'eau bouillante, qu'elle s'était absentée quelques minutes. Mme Moriaux entendit soudain des cris déchirants : sa fillelette Collette, âgée de deux ans et demi, venait de tomber dans la marmite. Elle courut à son secours et la vit en train de se brûler. Malgré tous les soins qu'il furent prodigués, l'enfant succomba dimanche matin.

Mais donnant encore une plus large satisfaction au noble besoin qui pousseait ses membres à se pencher sur les déshérités, le premier organisme se doublait de celui du « Prêt du couchage ». Se substituant au refuge de nuit, cette œuvre admirable née d'une bonne pensée d'humanité et de bonté, consistait à prêter en cas de nécessité à des personnes habitant Roubaix, borcaen, lit, etc... dont le nombre atteignit six cent cinquante.

La encore l'œuvre déborda la tâche matérielle qui tout de suite saisit l'esprit : en effet, elle s'efforce d'aider, se soutenir et de consoler ceux que frappe une soudaine infortune et parfois même elle aide des familles étrangères à la ville à regagner leur pays natal. Quo de modestes dévouements se sont donné libre cours dans ces deux œuvres, de 1880 à 1914 date qui marque virtuellement leur fin.

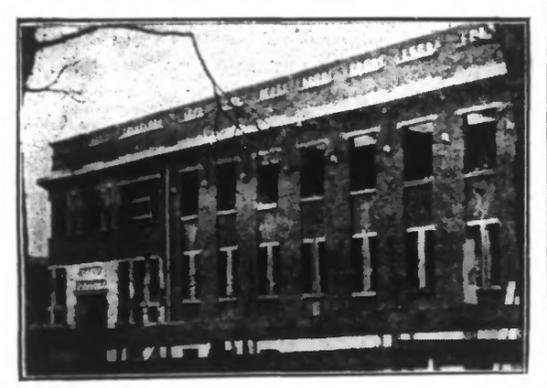
Que de corps ont été revigorés au chaud foyer de l'œuvre, que d'âmes ont été apaisées, quelles innombrables poies du cœur le baume sacré de la charité n'a-t-il pas fermées. Aussi déd-on saluer bien bas ceux qui ont été les instigateurs de tant de gestes inspirés par la seule bonté si douce à ceux qui souffrent. Sans doute de yeux émus, des larmes tremblantes, sont apportés à ceux qui ont soigné tant d'êtres dignes de pitié, le seul témoignage anonyme et profond de gratitude qu'après que ces derniers pouvaient manifester à leurs bienfaiteurs ; malgré eux, ceux-ci, reçu l'intime hommage de ces sentiments de reconnaissance et la récompense qu'ils n'avaient point cherchée.

Il est juste que l'on rappelle les noms de ceux qui étaient à la tête du comité à la veille de la tourmente : MM. Joseph Pollet, Paul Desputure et Auguste Dubois. Ils méritent, comme l'œuvre, qu'on retienne leurs noms et qu'on leur rende la reconnaissance qu'ils n'avaient point cherchée. Il est juste que l'on rappelle les noms de ceux qui étaient à la tête du comité à la veille de la tourmente : MM. Joseph Pollet, Paul Desputure et Auguste Dubois. Ils méritent, comme l'œuvre, qu'on retienne leurs noms et qu'on leur rende la reconnaissance qu'ils n'avaient point cherchée.

Des changements importants dans le personnel gradé de la police Le personnel de la police municipale de notre ville a subi, dans ces derniers jours, un changement assez important, motivé par le départ de M. l'inspecteur Hus, qui prend sa retraite. Nous nous faisons un plaisir de relater la biographie de ces modestes fonctionnaires dont on ne connaît pas assez le dévouement et la conscience avec lesquels ils exercent leur métier difficile, délicat et parfois dangereux.

Le départ de M. Hus, inspecteur de police Après plus de trente ans passés dans la police, M. Hus va prendre enfin sa retraite qu'il a, certes, bien gagnée. Entré dans les cadres le 1er décembre 1888, il occupa au grade de sous-brigadier le 1er mai 1899, et il était en même temps nommé chef de poste aux Nouveaux-Roubaix. En 1925, il était nommé

L'établissement de bains-douches, à Wattrelos



L'établissement de bains-douches est maintenant reconstruit et, à l'approche de l'hiver, les travaux vont continuer à l'intérieur du bâtiment. On est occupé actuellement à la pose de cloisons. Les travaux ont subi un retard de deux mois par suite de la liquidation judiciaire de l'adjudicataire de la menuiserie, laquelle a nécessité une seconde adjudication. Notre photo montre un aspect de l'établissement de bains-douches, qui a des proportions déjà assez vastes. Il sera terminé, croit-on, pour la fin de l'été prochain.

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 22 décembre 1931 N° 17.

TANTE GERTRUDE PAR B. NEULLIÉS

CHAPITRE X — Nous irons bientôt à la noce, ma chère, c'est moi qui le dis ! Les affaires marchent entre nos deux tonteurs ! Ça chauffe, je t'en réponds ! Et M^{lle} de Neufmoulins sortit en riant et se frottait les mains, tandis qu'elle jetait sur M^{lle} Wanel un regard plein de malice.

Où, ce chauffant, comme le disait la vieille fille. Paulette, elle aussi, s'en était aperçue et, à en juger par son air réceptif, son attitude pensive, elle était loin d'en éprouver la satisfaction témoignée par la châtelaine. Elle en souffrait même étonnement et, depuis quelque temps, elle se sentait prise d'une véritable antipathie pour Thérèse.

N'ayant rien à reprocher à son amie, elle était presque honteuse de ces sentiments ; elle rougissait de la jalousie qui grondait au fond de son cœur lors qu'elle surprenait les deux jeunes gens causant à voix basse et s'interrompant à son approche. Le regard de Jean, si doux, si tendre, lorsqu'il se posait sur l'orpheline, lui faisait mal à voir. Elle s'en éton-

ne, s'en désolant comme d'une petite chose d'esprit qu'elle ne se connaissait pas et dont la cause lui échappait.

Ne devait-elle pas, au contraire, se réjouir de voir son amie, dont elle appréciait la bonté et les solides qualités, trouver une affection digne d'elle ? Pourquoi n'était-elle pas heureuse à la pensée de se marier qui assurerait l'avenir de Thérèse ? Autant de questions que Paulette se posait sans pouvoir y répondre ! Elle ne savait qu'une chose : c'est que les assiduités de Jean auprès de Thérèse lui faisaient un mal affreux. Elle souffrait comme elle n'avait jamais souffert, comme elle ne croyait pas qu'on puisse souffrir, voilà tout !

La réflexion de sa tante venait encore de raviver sa jalousie. Tout était sus dessus dessous depuis quelques jours à Neufmoulins. La châtelaine, sur les instances de Paulette, de Madeleine et de Gontran, revenus pour les vacances du nouvel an, avait consenti à laisser pour tous les enfants du village. Chacun s'était mis gaiement à l'œuvre. La grande salle des fêtes, toujours fermée, avait été rouverte pour la circonstance ; Thérèse, aidée du rézeiseur, avait décoré de guirlandes de feuillage l'immense pièce ; Paulette, avec son goût exquis, supprimait des arrangements heureux ; une touffe de gui par-ci, un bouquet de houx par-là, de superbes gerbes de chrysanthèmes disposées savamment au milieu de toute cette verdure produisaient un effet ravissant que M^{lle} Gertrude elle-même ne pouvait

empêcher d'admirer, malgré son esprit chagrin et l'ennui qui lui causait tout ce bouleversement. Les jeunes gens avaient travaillé toute la journée ; les préparatifs étaient terminés ; il ne restait que les bougies à allumer dans les branches du sapin gigantesque dressé au milieu de la pièce. Jean conseilla de réserver ce ouvrage pour le dernier moment ; il serait bien temps encore une demi-heure avant l'arrivée des enfants, assistés le dîner fini ; et chacun courut s'habiller. — Puis-je vous aider, ma chère Paule ? avait demandé affectueusement Thérèse à travers la porte de la chambre de M^{lle} Wanel. — Non, merci ! dit la brève réponse. — Etienne, la jeune fille avait insisté. — Permettez-moi d'entrer et d'arranger vos cheveux ! — C'est inutile vous dis-je. Je n'ai besoin de personne ! Thérèse s'était alors retirée. Toute triste, elle était descendue dans la salle, où elle fut bientôt rejointe par le valet et les enfants.

— Voyez comme notre maman Jeanne est superbe ! dit Madeleine à Thérèse, en lui montrant son frère d'un regard admirateur et ravi. L'orpheline adressa au jeune homme un bon sourire. Oui, il était bien beau, ce petit Jean Bernard ! Son visage, aux traits purs et réguliers, respirait une singulière distinction ; ses yeux noirs, si expressifs, avaient un éclat

Elle seule ne semblait pas en fête, la pauvre orpheline. Sa robe noire, simple et sans ornements, n'ajoutait guère de charme à sa taille épaisse, sinon disgracieuse ; aucune coquette ne se montrait dans l'arrangement de sa chevelure. La jeune fille, avec ses traits pâles et irréguliers, n'avait nulle préention à la beauté et, pourtant, son visage respirait une telle bonté que personne ne la trouvait laide.

Toujours pleine d'entrain, elle avait crimpé sur une des marches les plus élevées de l'échelle, criant à Jean Bernard d'en faire autant de l'autre côté, et elle s'était mise vivement à l'ouvrage. Madeleine s'était installée au-dessous d'elle et Gontran avait pris place auprès de son frère ; tous les quatre travaillaient consciencieusement, charmés de voir apparaître l'une après l'autre les lumières qui étincelaient comme de petites étoiles au milieu du feuillage.

Jean et Thérèse s'attaquaient parfois à la même bougie et c'était à qui de deux irait plus vite que l'autre. — M^{lle} Paule n'est pas encore prête ? dit Madeleine s'étant installée au-dessous d'elle et Gontran avait pris place auprès de son frère ; tous les quatre travaillaient consciencieusement, charmés de voir apparaître l'une après l'autre les lumières qui étincelaient comme de petites étoiles au milieu du feuillage.

— Je ne sais pas ce qu'elle a, remarqua Thérèse, elle ne m'a pas permis de l'aider ; on croirait qu'elle me boude depuis ce matin. — En ce moment, M^{lle} Wanel parut à l'entrée de la salle et les jeunes gens eurent grand-peine à retenir un cri d'admiration.

— Puis, vous êtes trop belle, ma chère ! ajouta gaiement Thérèse ; nous ferions plus rien que de vous regarder et nous n'en finirions pas d'admirer nos bougies. Vous nous avez dû tellement éblouir que nous avons failli perdre l'équilibre !

La plaisanterie était bien innocente ; la ton dont elle était faite bien affectueuse... Pourquoi la jeune femme s'effrayait-elle de la franchise de Thérèse ? Pourquoi la jeune femme s'effrayait-elle de la franchise de Thérèse ? Pourquoi la jeune femme s'effrayait-elle de la franchise de Thérèse ?

— Peste ! ma nièce, s'écria M^{lle} de Neufmoulins en l'apercevant, tu t'es bien mise en frais pour les dignuillies qui vont venir... On dirait que tu attends un fiancé, un Prince Charmant que tu veux éblouir à tout prix ! Tu n'as rien de mieux que ça, petite. Et ce n'est pas encore ce soir que tu trouveras chaussure à ton pied !

Sans riposter, Paule, s'avancant auprès de Thérèse, lui dit : — Mais si j'y avait plus de place pour elle, lui déclara-t-on en riant. (A suivre.)